

Diamant

Magistral, dans la quasi-foule de mes semblables enchaînés, sertis d'or très jaune, étalés sur la poitrine précieuse d'un rare maharadjah, je suis un diamant d'Inde, cashemiri, rajahstanais, je ne sais plus. Anonyme dans un collier pesant, je suis taillé grossièrement, somptueux quand même, moins cependant que celui qui sert de centre au bijou qui nous surplombe, retenant le turban de l'homme magnifique dont je suis l'ornement. Ses paupières d'un noir bleu font un rideau de scène à son regard mouillé comme un noyau de nèfle. Je défie quiconque de regarder la photo de cet homme et de ne pas en tomber amoureux instantanément. Nous les diamants avons la réputation d'être durs, coupants, on fait trop peu de cas de nos sentiments.

Cette photo c'est toute ma jeunesse. Bien lointaine maintenant. Je n'ai pas de souvenirs d'enfance, de la mine ou de l'artisan qui m'a monté comme on faisait dans mon pays, modifiant au minimum ma forme brute, conservant mon volume, taillant juste assez pour que je trouve ma place dans l'une des alvéoles du collier majestueux. Ému par mon eau trouble, il m'a laissé tel que la pioche m'a déniché : sauvage et blanc comme un éclat de glace minérale. Je me rappelle les frissons de plaisir de ma vie de joyau choyé. On nous dit froids, mais je brûle quand je rêve à l'odeur de la peau cannelle de mon maître délicieux qu'il m'a laissé connaître une nuit où la chaleur et l'insomnie lui ont inspiré la fantaisie de nous porter, mes frères pierres et moi sans aucune autre parure. Ma mémoire sinue, mon âge se compte en siècles. J'en ai passé plus d'un dans cette noble famille, trésor des pères et des fils de cet homme lumineux. Sa maison était la mienne. Et puis vint le jour où, comme les meubles et les murs, les instruments de

musique et les peaux de tigre, je fus vendu. Vendu et transporté en Occident. Vendu, transporté et séparé de mes pairs. Arraché à mon architecture d'or et de perles, j'ai cru mourir. Mais j'ai appris que les diamants, comme les regrets, sont éternels et, plus tard, que nous sommes les meilleurs amis des femmes. Résigné, sinon rassuré, je me suis laissé déshabiller, manipuler, transformer. Moi qui brillais moins que la moindre goutte de rosée sur la feuille d'un rosier d'été, on m'a taillé des facettes. De miroir cyclopéen, je me suis métamorphosé en œil de mouche. Non seulement j'éblouissais, mais ma propre vision était infiniment démultipliée. Je suis devenu roi d'une rivière, ruisselant sur la peau trop claire de celles qu'on appelle étoiles, en anglais, à qui on m'avait offert ou prêté. Et quand je n'étais pas repris après une éprouvante rupture, je me trouvais revendu. Est-ce que j'ai préféré le satin crème de leurs décolletés ou le velours noir des bustes de vitrine? Souvent, j'ai été furieux, envieux des succès de celles qui m'arboraient. Je

pensais : « Leur seul éclat, c'est moi ». Heureusement, aucune n'a jamais séduit un maharadjah. Je l'aurais tuée. Je suis peut-être un diamant femme. Je ne vous dirai pas le nom de celui qui m'a rendu jaloux, tendre et nostalgique. Je ne vous raconterai ni ses longs doigts dont la dernière phalange souple se retournait vers le dos de ses mains, ni ses chevilles fragiles aussi chargées d'or que ses orteils précieux. Vous ne saurez rien de sa bouche épaisse et bleue, rien de la pointe de ses seins pareils à un grain de mûre poilue. Je ne peux plus rien dire à personne. Mon dernier propriétaire m'a pris pour un investissement. Il m'a enfermé dans un écrin de cuir noir doublé de violet comme un cercueil de mauvais luxe. Il nous a placés dans un coffre hermétique et bien gardé. Aucune lumière ne vient plus jouer dans mon eau devenue limpide, aucune musique ne ricoche sur mes faces lissées de pierre civilisée. Au sommet de ma beauté, je ne suis plus moi-même et mon prince ne reviendra jamais. Pauvre diamant prisonnier, je me distrais

de mes propres larmes sophistiquées. Mais je ne suis pas éteint tout à fait parce que je sais. Un jour on me cambriolera. De ma prison fracassée, je serai libéré, versé dans un sac de nylon noir sur un moelleux matelas de billets. Alors, mes aventures pourront recommencer. De cavale en planque et de receleur en tailleur anversois, je passerai de mains expertes en gorges plus ou moins siliconées, à moins que de nouvelles métamorphoses me posent, solitaire, dans un nombril ou sur un doigt. Mais je continuerai de chérir l'image de l'homme perdu ou, pourquoi pas, un visage bien vivant qui réussisse la prouesse de me passionner. A-t-on jamais dit que les diamants étaient fidèles ?

© Anna Rozen, paru dans *VOGUE*
Saint-Jean-de-Luz 17 avril 2003